

Le géant dans la ville

Naguère une étrange manifestation attira l'attention des habitants du quartier de la porte d'Orléans, à Paris. Il s'agissait de l'inauguration, au croisement de la rue de Tombe Issoire et de la rue d'Alésia, d'un nouveau monument municipal, dû au sculpteur C. Béoust¹. Il en aurait fallu davantage pour suspendre l'affairement des samedis après-midi si cette œuvre n'avait pas été la statue d'un géant. Ce ne fut pas sa taille qui provoqua le trouble car l'individu, adossé au fronton d'une école maternelle, est recroquevillé sur lui-même comme pour mieux faire accepter sa nature gigantesque. Ce qui suscita discussion fut autre chose : la justification de la présence du monstre parmi les hommes.

La Tombe Issoire est l'une des nombreuses rues de Paris à s'enorgueillir d'une légende célèbre. Son nom la désigne comme la sépulture d'un être légendaire, le géant Isoré. On connaît mal l'origine exacte de cette appellation attestée assez précocement chez les historiens parisiens². Isoré fut-il un brigand rançonnant les marchands du quartier ? Était-ce le patronyme d'une famille commerçante³ ? L'histoire documentaire, peu bavarde, conduit à se pencher sur les sources littéraires du personnage. Isoré est en effet l'un des célèbres monstres hantant les chansons de geste médiévales. Il apparaît comme l'ultime adversaire de Guillaume d'Orange dans le *Moniage Guillaume*⁴. Héros littéraire fort populaire au milieu du XII^e siècle, Guillaume d'Orange a été mis en scène dans un nombre important de chansons de geste françaises. *Le Moniage* achève un cycle d'aventures tumultueuses narrées dans sept autres œuvres et propose deux versions, longue et courte, des derniers combats du baron⁵. Celui-ci s'était déjà rendu célèbre pour avoir débarrassé la papauté et Rome du géant païen

-
- 1 Photos de l'inauguration de la statue en mai 2007, consultables sur le site municipal du 14^e arrondissement de Paris, <http://mairie14.paris.fr/mairie14/jsp/site/Portal.jsp?document_id=13314&portlet_id=1931>. La statue a été retirée fin 2010.
 - 2 En 1724, à la suite d'une tradition historiographique déjà ancienne, Henri Sauval rappelle la légende de la tombe du géant dans ses *Histoires et recherches des Antiquités de la ville de Paris*, t. 2, livre 8, p. 351. Voir M. Roblin, « De Lourcines à la Tombe Issoire », *Paris et Ile de France*, n° 15, 1964, p. 42.
 - 3 La proximité du patronyme et du verbe *issir* (« sortir » en ancien français) souligne également la fonction de cette artère, ouvrant sur la porte d'Orléans.
 - 4 F. Lot, « Notes sur le *Moniage Guillaume*. 1. Tombe Issoire ou Tombe Isoré ? », *Romania*, n° 26, 1897, p. 481-491.
 - 5 *Le Moniage Guillaume, chanson de geste du XII^e siècle*, rédaction longue, éd. N. Andrieux-Reix, Paris, Honoré Champion, coll. « CFMA », 2003.

Corsolt dans *Le Couronnement de Louis*. *Le Moniage* montre le héros se retirant dans un désert et disputant le terrain où il entend bâtir son ermitage à un être féroce :

[...] Car el país uns gaians conversoit,
Grans et oribles, mout ert de pute loi,
Qui le país malement escilloit⁶ [...].

L'homme civilisateur, aidé par Dieu, terrasse la créature anthropophage, débarrassant la Provence d'un de ses fléaux. Quelque temps plus tard, Guillaume est rappelé par le roi afin de sauver Paris d'un autre géant qui l'assaille. La mort d'Isoré, étranger menaçant l'autorité politique et les libertés urbaines, couronne ainsi une carrière héroïque consacrée à l'éradication des monstres.

Comme l'ont noté les habitants du XIV^e arrondissement, la transformation d'Isoré en génie tutélaire des enfants des écoles est source d'un paradoxe savoureux. Les instances municipales ont insisté sur le fait que le personnage offrait au quartier un ancrage *historique* dont cet espace périphérique, entré dans Paris seulement au XIX^e siècle, avait besoin pour concurrencer culturellement des arrondissements plus centraux. Isoré, qui dans la chanson de geste assiégeait du dehors les murs de la capitale, sert donc aujourd'hui à revendiquer un dedans. Le monstre est devenu le symbole de l'humain ; l'étranger est garant de l'identité. Une telle mutation des imaginaires n'est ni ponctuelle ni récente ; elle justifie en partie la présence dans un certain nombre de villes françaises d'autres figures gigantesques, fixes ou processionnelles. Les géants du Nord sont, comme on sait, d'importants objets de cristallisation pour les identités urbaines. L'hypothèse que nous souhaiterions esquisser ici est que ce renversement des valeurs, loin d'être anecdotique, loin également de faire signe vers deux types différents de géants – monstres gentils *versus* monstres sauvages – s'ancre dans une évolution culturelle dont le tournant paraît se situer à la charnière des XV^e et XVI^e siècles.

I. Nature versus culture : le géant comme mise en question des valeurs collectives

Les mythes de l'Antiquité gréco-latine peignent généralement les géants sous un aspect double. Ils sont les êtres originels, premiers-nés des premiers Dieux. Ils sont aussi des fauteurs de trouble qui mettent en cause l'ordre divin, représenté comme un ordre à figure humaine. Le cyclope Polyphème incarne, aux yeux des compagnons d'Ulysse, une monstruosité confondant règne végétal et minéral, nature brute, antithèse de l'humanité cultivée :

C'était un monstrueux géant ; il ne ressemblait même pas à un homme mangeur de pain, mais à un pic boisé, qui apparaît isolé parmi les hautes montagnes⁷.

6 *Ibid.*, v. 2556-2558. Soit : « Car dans cette région demeurait un géant, / Immense, horrible, sans foi ni loi, / Qui dévastait affreusement la région [...] » (notre traduction)

7 Homère, *Odyssée*, éd. et trad. V. Bérard, Paris, Les Belles Lettres, 1933, chant IX, v. 191-192.

Les œuvres bibliques, principale source d'inspiration de la réflexion médiévale sur les géants, conservent également une certaine ambiguïté à leur égard. À l'instar des mythes antiques, l'Ancien Testament fait du géant une figure de l'origine. Après avoir narré comment les descendants d'Adam et de son fils Seth ont peuplé la terre, le livre VI de la Genèse évoque l'existence des *Nephilim*, « ceux qui tombent du ciel ». En effet, « les fils de Dieu virent que les filles d'homme étaient belles et ils prirent pour femmes celles de leur choix (Genèse, 6, 2⁸). Issus d'un métissage interdit entre les humaines et les anges, les géants sont des hommes qui n'en sont pas moins, à la fois, dit le texte, « fils de Dieu » et « fils de Seth ». Cette nature double, assez trouble – s'ils sont les fils de Dieu, sont-ils nés avant Adam ? S'ils sont les fils de Seth, sont-ils les petits-fils d'Adam ? – semble les condamner. L'odieuse présence des *Nephilim* sera l'une des explications de la colère de Yahvé et de la décision du Déluge. Le texte n'insiste pas, cependant, sur leur nature vicieuse⁹.

En ces jours, les géants étaient sur la terre et ils y étaient encore lorsque les fils de Dieu vinrent trouver des filles d'homme et eurent d'elles des enfants. Ce sont les héros d'autrefois, ces hommes de renom. (Genèse, 6, 4)

Autre problème : si le Déluge a été déclenché pour les engloutir, le stratagème divin ne fut, révérence gardée, que peu efficace. Grâce à leur haute taille, les géants ont peut-être été les rares êtres survivant à la montée des eaux. Du moins on peut le supposer puisque lorsque Moïse envoie plus tard une expédition visiter Canaan, ses hommes remarquent que la terre promise par Yahvé est peuplée de géants (Nombres, 13, 32-33¹⁰). Si le Déluge a réussi et que seuls les habitants de l'arche ont survécu, on est conduit à conclure que, parmi Noé et ses fils, certains (ou tous ?) furent des « hommes de grande taille ». L'hypothèse ne sera pas formulée avant la fin du XV^e siècle, mais elle aura une influence déterminante sur les relations des géants et de la civilisation urbaine.

Il reste que, compétiteurs des Hébreux dans la possession d'Israël, les géants bibliques sont également présentés comme des ennemis dangereux. Le plus célèbre d'entre eux est sans doute, dans Samuel 17, Goliath de Gath. L'adversaire de David stabilise pour longtemps les traits gigantesques dont hériteront la plupart des fictions narratives en ancien français. D'une taille immense et comme déformé, Goliath est un païen refusant de s'incliner devant la puis-

8 Nous donnons ici la version de la TOB (*Traduction Œcuménique de la Bible*, version intégrale). Un tableau comparatif avec les versions de Colombe (Segond 1978), Segond 2002 et la *Bible de Jérusalem* est disponible sur <<http://lire.la-bible.net/>>.

9 Jean-Marc Vercruyse a étudié les conséquences de cet extrait sur les écrits des Pères de l'Église dans son article « Qui sont les Géants du livre de la Genèse (Genèse, 6, 1-4) ? L'interprétation des Pères de l'Église », dans M. Closson et M. White-Le Goff (dir.), *Les Géants entre mythe et littérature*, Arras, Artois Presses Université, 2007, p. 25-35.

10 « Le pays que nous avons parcouru pour l'explorer, disaient-ils, est un pays qui dévore ses habitants, et tous les gens que nous y avons vus étaient des hommes de grande taille. Et nous y avons vu ces géants, les fils de Anaq, de la race des géants ; nous nous voyions comme des sauterelles, et c'est bien ainsi qu'eux-mêmes nous voyaient. » (TOB)

sance de Yahvé, et un guerrier mettant en cause l'autorité du roi Saül. Sa monstruosité est à la fois corporelle, spirituelle et politique, perversion d'autant plus forte que l'inhumanité du géant vient, non de sa différence radicale, mais de sa proximité dangereuse avec le corps de l'homme, ses pratiques et ses valeurs. La décapitation de Goliath annonce la défaite des ennemis de Dieu. On peut noter que la victoire de David provoque la liesse des citoyens, qui accueillent le jeune vainqueur par des processions et des danses (*Sam.* 18, 6). L'espace civilisé des villes fête la disparition des forces diaboliques qui le menaçaient. Épisode fondateur : puisque le Christ est issu de la lignée de David, les hommes qui combattent pour la nouvelle foi chrétienne prouveront leur valeur en rejoignant inlassablement le combat contre le géant.

Ce n'est pas un hasard si Corsolt, géant de chanson de geste qui précède Isoré dans la lutte contre Guillaume d'Orange, emprunte à Goliath l'arrogance moqueuse comme la taille démesurée et partage avec lui un *paganisme* insupportable, la foi musulmane ayant, dans *Le Couronnement de Louis*, remplacé celle des Philistins. Comme David, Guillaume en vient à bout par une décapitation qui fait symboliquement du vainqueur un chef. Comme en Israël, la mort du géant suscite la fête urbaine, les Romains galvanisés accueillant Guillaume dans la basilique Saint-Pierre¹¹.

Dans un certain nombre de chansons de geste, le géant donne à la ville une sorte de nouvelle origine : non pas parce qu'il est fondateur de communautés, mais parce qu'il met en danger les autorités politiques, religieuses et sociales – en d'autres termes, la civilisation – que la cité incarne. Paris s'affermi par l'éradication d'Isoré. Dans les romans contemporains cependant, les oppositions héros / monstre et ville civilisée / géant sauvage se complexifient en s'approfondissant. Le personnage romanesque, tel qu'il s'esquisse dans les narrations de la matière arthurienne dès le milieu du XII^e siècle, se différencie du personnage de chanson de geste par sa capacité à remettre en cause ses propres valeurs et par une réflexion sur lui-même acquise au prix de mises en péril. En s'aventurant dans les forêts dangereuses, le chevalier romanesque ne fuit pas les autres ; il part en quête de lui-même. Sa relation à l'altérité est considérablement nuancée par la difficile recherche de sa propre identité. Dans ces conditions, le regard sur le monstre change – plus précisément, il prend conscience de lui en tant que regard.

Dans *Érec et Énide*, son premier roman rédigé dans les années 1170, Chrétien de Troyes met en scène un couple de jeunes héritiers que tout semble destiner à un bonheur sans histoire. En réalité, la *recreantise*, perte d'exigence et lâcheté envers soi-même, les guette. Ils se jettent donc, à corps perdu, dans le labyrinthe d'un monde où règne le silence et la *merveille*¹². Érec s'affronte à des

11 *Le Couronnement de Louis : les rédactions en vers*, éd. Y. Lepage, Genève, Droz, coll. « TLF », 1978, notamment v. 1186-1189.

12 Nous faisons ici allusion à la définition que Thomas Pavel donne du récit de chevalerie : « Le héros du récit de chevalerie s'engage à corps perdu dans le labyrinthe du monde, qu'il

monstres, en particulier des géants¹³. Ceux-ci sont surpris par le héros au cœur de la forêt, alors qu'ils entraînent un chevalier dénudé et ligoté dans l'intention de lui faire un mauvais sort.

Li jaiaint furent fort et fier
Et tindrent an lor mains serrees
Les maçües granz et quarrees¹⁴.

Leur présence dans un lieu sauvage, leur apparence farouche peu contredite par leurs discours bardés de stéréotypes, leurs armes grossières, tout oppose les géants au chevalier, subtil manieur de la parole et de l'épée. En délivrant de leurs pattes le malheureux Cadoc de Cabruel, Érec se pare d'une aura salvatrice, voire christique : l'homme nu, fait prisonnier par les monstres, ne serait-il pas une image de l'âme humaine dans sa quête du salut, guettée par les périls diaboliques ? La victoire sur les géants se joue en effet aux frontières d'une inquiétante contrée contrôlée par le sombre comte de Limors (« le mort » en ancien français), où Érec sombrera dans le coma et où Énide sera enlevée. Le combat contre le géant ne conclut donc pas cette fois une carrière héroïque sans peur et sans reproche ; elle est une étape, nécessaire mais non suffisante, sur le chemin de la découverte de soi.

Aussi arrive-t-il fréquemment que le personnage romanesque affronte des monstres qui se révèlent par la suite des hommes. C'est le cas, dans le même roman, lors de la Joie de la Cour, ultime épreuve du couple. Le royaume du roi Évrain est désolé par un maléfice : près de sa capitale fortifiée se trouve un verger enchanté dont la beauté cache un piège perfide, tendu par une magicienne. Tout chevalier qui tente d'y pénétrer doit affronter un être d'une taille supérieure à la moyenne, qui le massacre impitoyablement. Un géant ? C'est ce que semble penser la foule des citadins apeurés. L'individu est cependant d'une grande beauté et armé de pied en cap.

Et se il ne fust granz a enui
Sos ciel n'eüst plus bel que lui
Mes il estoit un pié plus granz
A tesmoing de totes les genz
Que chevaliers que l'an seüst¹⁵.

aspire à soumettre à l'absolu de la loi. [...] À peine teinté de féerie, le monde chevaleresque repose sur la capacité des hommes à engendrer de l'idéalité à partir de données purement humaines. » (dans *La pensée du roman*, Paris, Gallimard, NRF, 2003, p. 88).

- 13 Chrétien de Troyes, *Érec et Énide*, éd. M. Roques, Paris, Honoré Champion, coll. « CFMA », rééd. 2009. Les monstres ravisseurs sont ici deux face à Érec, v. 4358-4449.
- 14 *Érec et Énide*, v. 4412-4414. Soit : « Les géants étaient puissants et farouches. / Il tenaient, serrées dans leurs mains, / Leurs énormes massues carrées. » (notre traduction)
- 15 *Érec et Énide*, v. 5851-5855. Soit : « Et s'il n'avait pas été désagréablement grand / Sous le ciel, il n'y en aurait pas eu de plus beau que lui ; / Mais, selon le témoignage de tous, / Il était d'un pied plus grand / Que les chevaliers dont on avait connaissance. » (notre traduction)

Un verger aux portes d'une ville, un être que l'on dit monstrueux, mais qui semble plus curieusement grand que véritablement gigantal, un combat chevaleresque dans les règles de l'art : la mise en scène est pour le moins différente de l'épisode évoqué précédemment. On n'est donc pas étonné qu'au terme du combat, le *monstre* vaincu se dévoile comme un chevalier égaré. Le propre neveu du roi a été entraîné loin des valeurs courtoises et féodales, loin de la cour et de la ville, par son aveuglement amoureux. Sa défaite rompt le sortilège qui occultait son identité. Il retrouve son nom, prend conscience de l'illusion dans laquelle il était tombé et s'en repent. Le monstre ne l'était que parce qu'il l'était devenu à ses propres yeux et aux yeux des autres. Aucun détail ne viendra plus souligner la haute taille du personnage.

De cette mise en scène, il ne faut pas conclure, nous semble-t-il, à une relativisation des notions d'altérité et d'identité dans l'univers romanesque du XII^e siècle, mais plutôt à une complexification des problématiques. Le vrai géant demeure un monstre, une figure maléfique auquel l'humain s'affronte et qu'il écrase. Le faux géant est une *merveille* passagère, un aveuglement ponctuel de la conscience ; vaincu dans un juste combat, il se révèle un compagnon, un adjuvant, un double du héros.

La possibilité d'une représentation littéraire positive donnée d'un être indubitablement gigantal reste peu évoquée. *Bons géants* ou *monstres gentils* sont demeurés l'exception dans les littératures narratives en ancien français¹⁶. Pendant la période du moyen français, l'imaginaire littéraire évolue pourtant avec une nette s'accélération des mutations dans la période 1460-1530. Le géant aux crins dorés, dans le livre II du roman *Perceforest* au milieu du XIV^e siècle, est toujours l'adversaire anthropophage décapité par le chevalier Lionnel, mais sa fille, la géante Galotine, montre une certaine capacité à s'humaniser¹⁷. Le monstrueux Morgante, adversaire puis ami de Roland, n'apparaît pas dans la *Chanson de Roland* originelle. Il ne devient un compagnon apprécié du baron de Charlemagne que sous la plume de l'Italien Luigi Pulci dans l'épopée burlesque *Morgante*, rédigée vers 1460¹⁸. Roland, chevalier carolingien adapté aux goûts de la Renaissance cisalpine, y joue à la fois le rôle de David et celui de Jésus convertissant Christophe. Le géant devient son écuyer, même si le dynamisme de Morgante au combat ne résout pas entièrement les problèmes comiques que lui pose l'acquisition des manières courtoises et de la morale

16 On songe bien sûr à Galehaut, seigneur des Îles Lointaines et compagnon de Lancelot dans le *Lancelot en prose*. Si Galehaut est « fils de la belle géante », il n'est pas, cependant, désigné lui-même comme géant et les narrateurs ne donnent aucun détail le montrant comme doté d'un physique anormal selon les standards humains.

17 *Perceforest. Deuxième partie*, éd. G. Roussineau, Genève, Droz, coll. « TLF », t. I, 1999 et t. II, 2001. Deux études récentes ont été consacrées à cet épisode par Catherine Rollier et Sophie Albert, dans *Les géants entre mythe et littérature, op. cit.*, respectivement p. 71-80 et 81-90.

18 Luigi Pulci, *Morgante*, trad. P. Sarrazin, Turnhout, Brepols, coll. « Miroir du Moyen Âge », 2001.

chevaleresque. Ce sympathique personnage, inspiré en partie de Rainouart, compagnon de Guillaume d'Orange dans les chansons du XII^e siècle – qui, lui, n'était pas un géant –, séduit les lecteurs. Cervantes s'en souviendra, qui en fera l'un des héros préférés de Don Quichotte¹⁹. Le géant, appliqué désormais à acquérir les gestes de la civilisation, devient un miroir comique, parfois ironique, des valeurs humaines. Gargantua et Pantagruel, monstres devenus incarnations d'une humanité humaniste, ne sont pas loin.

Tous ces faits sont connus. Il reste à tenter d'expliquer l'évolution des géants, de figures de l'altérité qu'ils étaient à des symboles identitaires, en ne la limitant pas aux écritures fictionnelles. En effet la mutation des valeurs liées aux personnages gigantaux qu'on peut y observer est contemporaine de leur apparition dans les rues des villes occidentales, sous la forme de figurines processionnelles ou fixes.

II. Des monstres inhumains aux héros civilisateurs

Si dans la Bible et dans les œuvres médiévales qui la prennent pour modèle, le géant n'est pas à l'origine des villes, il est plus ou moins contemporain de la fondation ou de la consolidation des espaces politiques humains. On le combat pour s'emparer du territoire qu'il possède, tel le roi Og du Basan dans le Deutéronome, ou pour défendre un état naissant contre les menaces extérieures, représentées par Goliath dans Samuel²⁰. La force de cet imaginaire est perceptible dans les œuvres historiographiques du Moyen Âge qui s'interrogent sur les origines des pays. Il semble que ce soit dans ces textes que vont peu à peu se jouer les destins croisés des géants légendaires et des identités nationales et urbaines.

En 1138, Geoffroy de Monmouth achève l'*Historia Regum Britanniae* dans laquelle se trouve la première synthèse de la légende arthurienne. L'érudit gallois entend également montrer qu'avant le temps d'Arthur, la civilisation britannique s'est constituée grâce à l'affrontement de géants et de héros, ancêtres des rois Plantegenêt. Dans le paragraphe XVI de l'*Historia*²¹, Geoffroy évoque le voyage de Brut, petit-fils d'Énée, vers l'île d'Albion dont Diane lui a promis la conquête. Lui et ses compagnons doivent en disputer le sol aux autochtones, des monstres à peine sortis des entrailles de la terre²² et menés

19 « Il disait grand bien du géant Morgant ; car, bien qu'il fût issu de la race des géants, qui sont tous arrogants et discourtois, lui seul était affable et bien élevé. » (*Don Quichotte*, dir. trad. J. Canavaggio, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2001, chap. 1).

20 I. Finkelstein et N. Silberman, *Les rois sacrés de la Bible, à la recherche de David et de Salomon*, Paris, Bayard, 2006. Les auteurs y montrent la signification politique de l'épisode à l'époque probable de la rédaction du texte, sous le règne de Josias.

21 *Historia regum Britannie of Geoffrey of Monmouth. I : A single-manuscript edition from Bern, Burgerbibliothek, ms. 568*, éd. N. Wright, Woodbridge, Boydell and Brewer, 1984, p. 41-42.

22 Plus que la taille, la nature chthonienne semble être pour Geoffroy le signe de la monstruosité. L'*Historia* propose une analyse dont restera proche Giraut de Barri quand celui-ci décrira les géants d'Irlande dans sa *Topographia Hibernica* en 1188.

par leur chef Gogmagog. Une fois les géants vaincus par Brut et Corineus, des villes remplacent leurs tanières, dont *Trinovantum*, la future Londres. Une telle construction historiographique n'est pas seulement une fiction destinée à expliquer, par des analogies phonétiques hasardeuses, la naissance de *Britannia* à partir du nom de Brut. L'origine troyenne du conquérant permet de rappeler les légendes de fondation romaine chantées par Virgile dans *l'Énéide*. Le nom diabolique de Gogmagog fait signe vers la prophétie d'Ézéchiel 38-39 annonçant la guerre d'Israël contre les forces du mal. Référence antique et référence biblique se croisent explicitement, puisque l'historien indique que cette guerre se déroule au moment du règne d'Éli, roi de Judée, et de celui des fils d'Hector sur Troie.

Il est alors logique que l'espace urbain accueille la représentation des géants avec une certaine réticence, puisque c'est sur leurs dépouilles que les villes sont réputées avoir construit leurs légendes fondatrices. Leurs statues, sous forme fixe ou mobile, semblent peu fréquentes dans les lieux urbains jusqu'au XV^e siècle. Au porche de Notre-Dame de Paris achevé au XIII^e siècle, quatre figures ornent les contreforts : Job, Abraham, saint Christophe et Nemrod. Même si ces identifications sont très incertaines, il est frappant de constater que les deux géants, l'un vicieux, l'autre saint, ne sont pas distinguables des autres personnages par leur taille. La statue de Christophe placée à droite du portail ouest de la cathédrale parisienne n'a été mise en place qu'au début du XV^e siècle²³. Encore Christophe, ancien Cynocéphale devenu géant et symbole de la puissance civilisatrice du Christ, est-il une exception rendue célèbre par la *Légende dorée* de Jacques de Voragine²⁴.

C'est entre 1470 et 1530 environ que les géants liés à la fondation des espaces urbains commencent à y apparaître. En ce qui concerne Gogmagog, les premières mentions de figures processionnelles le représentant dans les rues de Londres datent de 1530. Rapidement les vaincus – dédoublés en Gog et Magog – sont liés à des lieux officiels : on les porte en procession autour du Lord-Maire²⁵ ; ils sont également enchaînés à la façade du *Guildhall*. Cette proximité les transforme en symboles d'autorité locale, assimilés au maire et aux conseillers de la ville. Durant la guerre civile du début du XVII^e siècle, une véritable bataille des géants s'engage entre Cromwell, qui les fait réduire en poudre dans une imitation transparente du geste exterminateur de Corineus, et Charles II, qui rétablit plus tard leurs statues afin de souligner le retour aux valeurs nationales d'origine.

On observe à la même période une mutation de la représentation du géant dans les chroniques urbaines ou nationales rédigées dans la plupart des espaces européens. En effet, entre 1430 et 1530, l'écriture historiographique, entreprise

23 Elle fut détruite en 1786. La statue de saint Christophe sur le portail sud de la cathédrale d'Amiens date approximativement de la même période.

24 Jacques de Voragine, *La Légende dorée*, dir. A. Boureau, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2004, chap. 96, p. 537-543 ; la plupart des traductions en français de ce texte ont été effectuées entre la fin du XIII^e siècle et le milieu du XIV^e siècle.

25 Elle a encore lieu aujourd'hui les 10 novembre et s'accompagne des deux géants.

par des personnes privées ou par des écrivains officiels, prend fréquemment les allures d'une mission. Les mythes de fondation urbaine ou régionale sont reconsidérés et argumentés dans un sens que certains critiques ont appelé « nationaliste²⁶ » et que nous préfererions nommer *identitaire* si ce mot n'était pas devenu quelque peu problématique aujourd'hui. Au cœur de ce mouvement intellectuel éclate, selon l'expression de J. Céard, une « querelle des géants²⁷ » fondée en grande partie sur une relecture audacieuse de Genèse 6, 1-4.

Si la Bible indique que les géants sont demeurés sur terre après le Déluge qui devait engloutir les *Nephilim*, il est licite d'imaginer que Noé et ses descendants aient eux-mêmes été de nature gigantesque. Un certain nombre d'incohérences dans le texte biblique sont ainsi résolues, au prix d'une nécessaire nuance : la difformité physique selon les normes humaines n'est plus signe de monstruosité. Coexistaient, aux origines d'Israël, des géants valeureux, coadjuteurs des volontés divines, et des créatures de même apparence, mais ayant perdu ou n'ayant jamais connu la grâce du Seigneur. Si les premiers ont donné naissance à la lignée davidique et donc christique, un nouveau pas peut être franchi : aux sources de la civilisation européenne et de son symbole, les villes, se trouvaient sans doute des géants noadides, ancêtres des princes contemporains.

Les historiographes sont alors devant un défi de taille, si l'on ose dire : non pas nécessairement inventer de nouveaux fondateurs urbains, mais renverser le fonctionnement traditionnel des mythes en faisant des monstres vaincus des héros vainqueurs. Un exemple élaboré de cette nouvelle historiographie urbaine a été proposé en 1498 par l'humaniste italien Annio de Viterbe (Jean Nanni²⁸). Jean Lemaire de Belges, lecteur attentif d'Annio, lui a donné une dimension française et une puissance remarquable dans ses *Illustrations de Gaule et singularitez de Troie*, publiées de 1510 à 1513. Indiciaire, c'est-à-dire historien officiel de la dynastie Habsbourg qui règne alors sur le Nord de la France, la Belgique et les Pays-Bas entre autres, Lemaire utilise les réseaux d'influence que lui valent son talent et son statut pour se rapprocher de la cour de France. Les *Illustrations* sont rédigées au moment où sa carrière bifurque, puisqu'il entre au service de la reine Anne de Bretagne et de Louis XII en 1513. Séduit par le renversement idéologique qui se joue autour de la question des géants fondateurs, il en pressent les potentialités politiques pour argumenter un rapprochement, qu'il appelle de ses vœux, entre le royaume de France et la principauté Habsbourg. De plus, écrivain valenciennois, il est sans doute sensible à l'efficacité que peuvent avoir, dans l'espace urbain, des figures processionnelles

26 Nous songeons à l'ouvrage de W. Stephens, *Giants in Those Days : Folklore, Ancient History, and Nationalism*, Lincoln (NEB)/London, University of Nebraska Press, 1989 ; *Les géants de Rabelais*, trad. fr. Fl. Preisig, Paris, Honoré Champion, 2006.

27 J. Céard, « La querelle des Géants et la jeunesse du monde », *The Journal of Medieval and Renaissance Studies*, vol. VIII, n° 1, 1978, p. 37-76.

28 Les *Antiquitatum variarum*, cas célèbre de faux historique particulièrement étudié par W. Stephens dans son ouvrage *Giants in Those Days...* déjà cité.

gigantales cristallisant les valeurs identitaires locales. La présence de statues de géants dans les villes septentrionales était encore assez nouvelle²⁹ mais nous pensons possible que Lemaire y ait été sensibilisé par la forte communication existant alors entre construction historiographique curiale et expression spectaculaire du pouvoir urbain³⁰.

En reprenant l'hypothèse des géants noadides comme source des dynasties royales et impériales, l'historien vise explicitement les érudits cisalpins qui, à la suite d'Annius de Viterbe, revendiquent comme ancêtres de la civilisation latine ou étrusque les bons géants récemment découverts dans la Bible :

Je voeil esclaircir en ce langage françois, que les Italiens par leur mesprisance acoustumee appellent Barbare (mais non est), la tresvenerable antiquité du sang de nos Princes de Gaule, tant Belgique comme Celtique³¹.

Quoiqu'aspirant, comme il le dira la même année 1511, à la *concorde des deux langages*, c'est-à-dire à la pacification des relations entre écrivains italiens et écrivains français, Jean Lemaire participe également à la concurrence que se livrent les intellectuels des deux pays pour prouver la supériorité de leur culture. Défendre l'origine noadide des princes du Nord fait donc pièce aux prétentions méridionales tout en réconciliant Valois et Habsbourg. L'historien est lui-même fondé à changer d'allégeance politique en passant de la cour de Bruxelles à celle de Paris, puisque ses maîtres sont tous les vrais descendants de Noé.

Les premières pages des *Illustrations* présentent la carrière de ce dernier, dont la nature est immédiatement indiquée : « et fut ledit Noe geant et homme de merveilleuse stature et grant corpulence³² ». Aidés de ses enfants Sem, Cham et Japhet, Noé sortant de l'Arche fonde la ville de Jérusalem. La race des géants dont il est le père compte encore quelques individus détestables, les Titans. Chassés de Canaan par les descendants de Noé, ils s'installent sur la rive septentrionale de la Méditerranée et font souche des nombreuses familles de géants cruels qui longtemps désoleront ces contrées – manière habile de lier les légendes d'hier et les interprétations d'aujourd'hui.

Fort âgé, Noé, sous le nom de Gallus, se retire en Gaule, offrant aux habitants de cette région le premier alphabet connu. La patrie des lettres était née.

Et qui demanderoit de quelles lettres et caractères ilz (les Gaulois) usioient lors, Berosus respond que de lettres pheniciennes, desquelles en avoient usées en Arménie, lesquelles estoient semblables à celles que

29 L'un des premiers témoignages qui nous est parvenu à ce sujet est la *Chronique* du Messin Philippe de Vigneulles, qui note leur présence dans sa ville natale entre 1490 et 1500, voir *infra*.

30 Loin de s'opposer ou de rester étrangère l'une à l'autre, culture de cour incarnée par les indiciaires dans le cas bourguignon et culture urbaine se pensent en étroite complémentarité. Voir É. Lecuppre-Desjardin, *La ville des cérémonies. Essai sur la communication politique dans les anciens Pays-Bas bourguignons*, Turnhout, Brepols, coll. « Studies in European Urban History », 2004.

31 *Les Illustrations de Gaule et singularitez de Troie*, éd. J. Abélard, Lille, ANRT, 1977, prologue, p. 2.

32 *Ibid.*, chapitre X, p. 57.

Cadmus apporta long temps apres de Phenice, en Grèce. Et pour ce dit Iulius Cesar au sixieme livre de ses Commentaires que les Gaulois de son temps usioient de lettres grecques. Mais certes ils les avoient telles beaucoup avant que les Grecz³³.

Les enfants de Noé, quant à eux, émigrent vers les rivages occidentaux afin de les débarrasser des Titans qui empêchent l'émergence de villes et de civilisations humaines. Les combats font rage en Italie, en France et en Allemagne. Le prince noadide Hercule de Lybie se marie avec sa cousine, la belle Galatée³⁴, « laquelle excédoit toutes les autres dames du monde en grandeur, force et beauté naturelle. Dont il est facile à conjecturer quelle estoit geande³⁵. » Le couple part à la rencontre des habitants des Gaules, chéris de leur grand-père Gallus. Leur premier geste est la fondation d'une capitale, heureux présage d'un royaume urbanisé, Alésia en Bourgogne : « laquelle chose sembloit avoir quelque presage et signification de la preeminence future de la Duché de Bourgogne en la couronne de France³⁶. »

L'influence remarquable des *Illustrations* sur l'historiographie française et impériale au cours du XVI^e siècle repose sur la puissance de la synthèse réussie par Jean Lemaire. La mise en scène de la lutte mondiale entre bons et mauvais géants permet de résoudre les contradictions de l'Ancien Testament, tout en déplaçant le centre de gravité de l'histoire vers les rivages nord de la Méditerranée. Les légendes impliquant lutte entre un héros civilisateur et un monstre inhumain sont sauvegardées, avec cette nuance que le héros étant un géant lui-même. Êtres échappant autrefois à l'histoire des hommes, les géants sont désormais garants d'une généalogie princière qui mêle personnages bibliques et *héros* antiques, tels Jupiter ou Hercule, et contribue au prestige des familles régnantes que l'historiographe sert. Les princes gaulois, « Belges ou Celtes », forment une unique dynastie descendant des géants noadides Hercule et Galatée³⁷. La construction a également une portée polémique face aux prétentions culturelles cisalpines. Ainsi la première civilisation occidentale ne fut-elle pas la civilisation gréco-latine, mais la Gaule des géants. La langue française écrase de son antiquité la langue italienne puisque recevant de Noé le premier alphabet, elle est l'écriture de l'Origine. Le géant, la ville, la littérature : les *Illustrations* sont un remarquable laboratoire où ces imaginaires se croisent et renaissent différemment.

33 *Ibid.*, chapitre X, p. 66-67.

34 Souvenir de la Galotine de *Perceforest* ?

35 *Les Illustrations de Gaule et singularitez de Troie*, éd. cit., chapitre X, p. 59.

36 *Ibid.*, chapitre X, p. 61.

37 François I^{er}, mu par le besoin de justifier son accès au trône puisqu'il n'est pas un descendant direct de son prédécesseur, recevra avec gratitude cette construction historiographique et adoptera rapidement le surnom d'Hercule Gaulois. Celui-ci s'opposera par la suite au surnom Hercule de Libye donné à son concurrent Charles Quint. La guerre des princes géants ne sera donc pas évitée, malgré les efforts de l'historiographe franco-bourguignon.

Au chapitre XXX du *Pantagruel*, alors que la bataille entre le monstre Loup Garou et le géant éponyme fait rage, Épistémon, l'un des compagnons du jeune prince, est gravement blessé. Plongé dans l'inconscience, il visite le royaume des morts et découvre au centre des cercles infernaux, non des géants comme dans la *Divine Comédie* de Dante, mais trois juges : maître Pathelin, François Villon et Jean Lemaire de Belges. Celui-ci, par son « grobis » (ses grands airs), impose son autorité à tous les puissants de la terre, papes comme rois :

Je veiz Maistre Jean Le Maire qui contrefaisoit du pape et à tous ces pauvres roys et papes de ce monde faisoit baiser ses piedz, et en faisant du grobis, leur donnoit sa benediction, disant : « Gaignez les pardons, coquins, gaignez, ils sont bon marché, je vous absoulz de pain et de soupe, et vous dispense de jamais valoir rien³⁸ ».

On sait que si Pantagruel apparaît en 1532 comme le premier *bon géant* célèbre de la littérature française, si ce prince humaniste issu d'une généalogie biblique grotesque est flanqué d'un historiographe de cour affabulateur en la personne d'Alcofribas Nasier, c'est par un hommage ironique de l'élève Rabelais au maître Lemaire. La satire cependant fait long feu. En 1534, le romancier, déjà condamné par la Sorbonne, fait paraître anonymement *Gargantua*. La voix délirante d'Alcofribas s'estompe. Le nouveau roi-géant offre un miroir plus sérieux à François I^{er} en lutte contre Charles Quint-Pichrocole. Désormais protégé par Guillaume du Bellay, conseiller de la cour et auteur d'*Antiquités de Gaule et de France* fortement inspirées de Lemaire, Rabelais semble avoir pensé que la moquerie des mythes identitaires devait se faire plus discrète. Symboles des autorités officielles, les géants occupent désormais le cœur des villes et des palais.

Au tournant des XV^e et XVI^e siècles coïncident plusieurs évolutions concernant la perception de la monstruosité gigantale et sa relation à l'identité humaine. Elles sont documentées et ont suscité chacune de nombreuses études ; cependant notre hypothèse est que cette coïncidence n'en est pas une et que la conjonction des témoignages jette une lumière intéressante sur une mutation peut-être plus profonde des mentalités à une période que d'aucuns désignent comme le début de l'âge moderne.

Dans la fiction littéraire, les géants, traditionnellement considérés comme des figures d'altérité menaçante, deviennent des personnages positifs avec lesquels le lecteur est appelé à s'identifier. Une nouvelle figuration est née, celle des géants philosophes dont témoignent encore au XVIII^e siècle Gulliver ou Micromégas. Tout en défendant les valeurs humaines, ces symboles de l'*Aufklärung* souligneront la relativité du monstrueux, puisque chacun d'entre eux peut apparaître tour à tour géant ou nain. Pareille idée est très éloignée des représentations du géant dans les narrations médiévales. D'une grande stabilité dans la chanson de geste, plus complexe dans le roman, la mise en scène du

38 Fr. Rabelais, *Pantagruel*, éd. Fr. Joukovsky, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1993, p. 172.

monstre demeure longtemps péjorative. À la suite des travaux de W. Stephens, les spécialistes de littérature française ont tenté de découvrir la source de ce changement. Il faut alors quitter le champ de la fiction proprement dite pour observer les évolutions de l'écriture historique contemporaine.

L'historiographie en langue latine puis vernaculaire a toujours placé les géants dans la proximité des origines politiques des royaumes ou des villes, réagissant en cela à l'influence biblique. Symboles d'une nature sauvage, chthoniens ou silvestres, ces êtres appartiennent en quelque sorte à la pré-histoire. Leur origine est obscure, mais leur sens est clair : ils sont les ennemis qu'il convient d'éradiquer pour que, sur leurs tombes, surgissent des villes ou se consolident des royaumes. À la fin du XV^e siècle, dans un contexte de concurrence exacerbée entre les intellectuels européens, où les notions d'identité et de citoyenneté émergent, une réinterprétation radicale de la Bible permet de confondre l'autorité politique et le monstre, qui n'en est alors plus un. Le *mauvais géant* était un solitaire écrasé par la vaillance du héros, dont la victoire ouvrait à la possibilité d'une communauté. Le *bon géant* est un protecteur, père d'une lignée, d'une nation, d'une collectivité dont nous sommes les descendants.

Alors que les historiographes s'adonnent à la reconstruction des légendes de fondation, les élites politiques prêtent une attention particulière aux nouvelles figurations possibles de leur statut. La représentation du géant dans la ville est favorisée. Processionnel ou fixe, le monstre fêté des citoyens exprime moins une spontanéité populaire – qui n'a jamais existé que dans l'esprit de certains érudits des XIX^e et XX^e siècles – que des stratégies de pouvoir contrôlées par les autorités. Les géants de Metz décrits par Philippe de Vigneulles dans sa *Chronique* sont accompagnés des « seigneurs », maîtres échevins les plus importants de la cité, responsables de leur fabrication et organisateurs de leur apparition. La cohésion de la communauté urbaine repose sur la parade des dirigeants.

Entre lesquelles fut fait par les seigneurs une chose bien a prisiez et de grant renommée : car il fut fait ung geans dont le corps estoit fait et tissus d'ossier [...] et ainsi furent menés par la ville le geant et la geande après, accompaingnez dudit seigneur Nicolle de Heu, dudit seigneur Regnault, de seigneur Nicole Reniart, alors maistres eschevins de Mets³⁹.

Les figures que l'on voit porter ou figurer dans les rues aujourd'hui gardent trace de cette stratégie, revivifiée dans les périodes de forte expression locale. Ce fut le cas en Belgique après l'indépendance de 1830 ; c'est sans doute le cas dans l'Europe aux frontières élargies du début du XXI^e siècle. Les figures identitaires urbaines conservent d'ailleurs une certaine cohérence depuis le XVI^e siècle : Hercule, personnage aujourd'hui fréquent dans les *Ommegangen* flamands ou dans les processions urbaines du Nord de la France, fut présenté en 1549 à Philippe II, prince de la Gaule Belgique ; des héros littéraires synonymes d'autorité, tel Charlemagne ou les quatre fils Aymon, sont fréquemment

39 Philippe de Vigneulles, *Chronique*, éd. Ch. Bruneau, Metz, 1927-1933, t. III, p. 381-382.

choisis pour incarner l'identité urbaine et le pouvoir des autorités. Les anciens vaincus sont enfin vainqueurs et font oublier le nom de ceux qui les avaient tués : Goliath qui réussit l'exploit d'être devenu dans les processions urbaines un symbole des cités chrétiennes, Gog et Magog, mascottes des Londoniens et le récent Parisien Isoré, ressuscité de la tombe où Guillaume d'Orange croyait l'avoir enseveli à jamais.

Estelle Doudet
Université Charles de Gaulle-Lille 3